

Le Blanchiment de la 9^{ème} D. I. C.

Relever brutalement neuf mille hommes d'une Division est en tous temps une opération compliquée. Elle exige des délais très longs, des formalités difficiles, et a pour le moins pour effet de paralyser la vie de la Grande Unité pendant plusieurs semaines.

Mais envisager cette transformation en pleine période d'opérations, sur le champ de bataille lui-même, avec des éléments hétérogènes, peu instruits et ne connaissant pas le matériel, paraît une gageure.

Pourtant, c'est ce que réussit à faire la 9^e D.I.C. au cours de l'automne 1944.

Bien avant son débarquement en France en août 1944, le Général Magnan, commandant la 9^e D.I.C., avait envisagé la nécessité de transformer la division mixte sénégalaise, en une Division blanche. Il s'en était ouvert à ses Chefs de Corps qui tous étaient de son avis. Car chacun savait, l'expérience de la Guerre 14-18 l'avait montré, qu'à partir du 15 octobre, les tirailleurs devaient être retirés du front pour gagner une région plus tempérée. Ils ne pourraient remonter en ligne qu'en avril.

Pendant plus de cinq mois, la Division risquait ainsi de disparaître, ce qui signifiait sa mort, car son armement, sûrement, ne lui serait pas laissé pendant cette période d'inaction.

La valeur combattive de nos braves sénégalais n'était certes pas en cause. Parfaitement entraînés, rompus aux exercices les plus durs, ils constituaient une troupe forte, disciplinée, confiante en ses Chefs et en tous ses cadres, manœuvrière, ardente au combat. L'île d'Elbe, Toulon, venaient de le prouver. Mais le froid pouvait les paralyser. Et le mauvais temps commençait déjà fin septembre dans cette boucle humide du Doubs, secteur de la Division. Le matin, Coulibaly faisait "grise mine" au sens absolu du terme, sous la pluie continue, dans la boue glaciale du Lomont.

Dès le débarquement de Toulon, le blanchiment avait commencé, et s'était poursuivi pendant la longue montée à pied des unités. Des jeunes gens de toutes provenances, maquis, ville ou campagne, avaient été accueillis à bras ouverts. Mais ils ne fournissaient qu'un faible appoint malgré tout ; or c'était 9.000 sénégalais qu'il fallait remplacer, et très vite.

Pendant son séjour à Paladru, sur les bords du lac du même nom, près de Voiron, l'E.M. de la Division s'attaque résolument au problème. Des perspectives assez larges apparaissent tout d'abord. Certains Officiers, qui ont groupé un

"maquis" autour d'eux, s'offrent à rejoindre avec lui les rangs de la Division ; bien peu peuvent le faire, soit que leur troupe se disperse, soit que d'autres sollicitations les retiennent. Par contre, les individuels se présentent nombreux, de la région de Grenoble et de Lyon. Un premier point de regroupement leur est fixé à la Valbonne où un échelon du C.I.D. s'installe. Les effectifs atteignent rapidement six cents hommes. Au total, deux mille engagés viennent à la 9^e D.I.C. pendant les trois premières semaines de septembre et permettent de renvoyer un nombre égal de Sénégalais dans le midi.

L'habillement a pu être trouvé sans trop de difficultés jusqu'alors en prélevant sur les réserves clandestines, combien utiles, et sur les maintenances normalement destinées au renouvellement des effets usagés.

Le mois d'octobre est marqué par une intense activité de recrutement. Les prospections s'étendent très loin, dans le Centre, en Normandie, en Bretagne, dans la région parisienne, dans le Nord, dans l'Est. La 1^{ère} Armée — où la Division est heureusement soutenue — la Direction des Troupes Coloniales à Paris, donnent leur aide.

Dans les pays encore désorganisés, il n'est pas facile de trouver, à ce moment-là, la bonne porte où frapper pour organiser un recrutement suivi ; et pourtant les offres se multiplient, mais les jeunes volontaires manquent de renseignements, de directives. Des bureaux de recrutement divisionnaires sont installés à Grenoble, à Dijon, à Pontarlier... Des camarades prêtent main-forte à Paris, Nancy, Toul, Langres, Belfort... Les affiches "Engagez-vous dans les Troupes Coloniales" réapparaissent. Un second centre de regroupement et d'instruction est organisé au Valdahon. Mais, comme pour la Valbonne, la Division ne pourra s'y maintenir longtemps, et le C.I.D. sera, pendant toute cette période, l'éternel errant manquant de matériel, de moyens de transport et surtout, chose plus grave, d'habillement. Quel dévouement de la part de ses cadres ! Finalement, il faut en arriver à déshabiller en partie BQS Sénégalais pour pouvoir doter nos de l'essentiel.

Certes, on ne réalise pas ainsi une troupe de dandies. Les capotes, les souliers, les pantalons de nos tirailleurs ne sont évidemment pas à la taille de jeunes engagés amaigris par les privations endurées pendant l'occupation. Car ces petits gars qui viennent à nous n'ont pas un physique brillant.

Ils sont très jeunes dans l'ensemble — 17, 18, 19 ans, puisque la plupart des aînés ont été emmenés par les Allemands — ; ils arrivent, comme leurs prédécesseurs, du maquis, de la ville ou de la campagne, en majorité ouvriers, artisans, employés, étudiants, peu de paysans relativement. Ils puisent dans leur jeunesse une extraordinaire volonté et le désir ardent de faire quelque chose? Jamais ils n'élèveront une plainte, jamais une critique.

Fin septembre, un Bataillon F.F.I., au complet, le Bataillon de Chartreuse, rallie nos rangs et s'intègre en totalité au 2^e Bataillon du 13^e R.T.S.

La relève a lieu le 5 octobre, au cours d'une cérémonie très simple.

Dans une prairie, à Glainans, à l'arrière immédiat du front qui se rappelle par de sourds grondements de canon, le Bataillon de Chartreuse, ceux qui "montent", et les Sénégalais du 11/13^e R.T.S., ceux qui "descendent" se font face. Le Drapeau du Régiment est entre eux. Et le fanion du Bataillon, celui de l'Île d'Elbe passe de l'un à l'autre, cependant que le Général prononce quelques paroles qui montrent la grandeur de ce geste, et cette union qu'il concrétise entre Français de l'Empire et Français de France pour la grande tâche à entreprendre.

Quels beaux regards chez tous ces jeunes qui défilent ensuite devant leur Chef, quelle gaucherie émouvante dans ce "tête droite" où ils se donnent tout entier.

Quelques jours plus tard, dans des conditions identiques, le "Bataillon" de Guyenne devient le 11/6^e R.T.S. ; une Compagnie de la région de Langres rejoint le 21^e R.I.C. et se transforme en quelques jours en une brillante unité de "Marsouins". Le R.I.C.M., Régiment de Reconnaissance de la Division, reçoit trois cents jeunes du maquis de Lomont avec lesquels il constitue un escadron porté supplémentaire.

Dans d'autres bataillons, la relève se fait en ligne, car la Division doit tenir plus de vingt kilomètres d'un front que l'ennemi tâte continuellement. Et l'on voit alors de jeunes "pékings" venir remplacer, dans leurs trous individuels, nos tirailleurs transis qui leur passent capotes, casques, armes..., et consignes.

Ces petits gars, au début, remplissent des emplois secondaires dans le Groupe ; ils montent les échelons au fur et à mesure de l'arrivée de camarades plus jeunes qu'eux encore. Dans les patrouilles de jour et de nuit, on en emmène deux ou trois pour les entraîner... Les cadres, les petits cadres, paient d'exemple et de courage, veillant sur les moindres détails, toujours sur le qui-vive, dormant peu. Connaissant leur métier à fond, solides, d'un jugement sûr, bien équilibrés, ils s'imposent naturellement à leurs jeunes. Jamais l'instinct de la discipline n'aura eu de bases plus nobles ; jamais les marques de respect n'auront jailli plus spontanément. Quelle plus belle union peut-on souhaiter !

Et toujours, le chiffre des recrues augmente, et aussi les difficultés pour les habiller. Les effets promis n'arrivent pas, ou en quantités insuffisantes. Chaque jour, le Général visite les unités. Le C.I.D. est le point de mire. Son Colonel regarde avec effroi ses coffres se vider dès qu'ils se remplissent.

Enfin octobre passe. Le blanchiment est presque achevé. Il est grand temps car l'hiver s'installe brusquement.

Le 1^{er} novembre 1944, les 4^e, 6^e, 13^e Régiments de Tirailleurs Sénégalais deviennent les 21^e, 6^e et 23^e Régiments d'Infanterie Coloniale. Le 10 novembre, les trois cent cinquante derniers engagés nécessaires pour combler les vides rejoignent leurs unités.

Il neige depuis plusieurs jours... Le 14 novembre l'offensive du Doubs se déclenche.

Paru dans la **Revue des
Troupes coloniales**
n° 281 octobre 1946

